

Le roman, c'est du sport

David Homel

Number 114, Summer 1999

Écriture et sport

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56196ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Homel, D. (1999). Le roman, c'est du sport. *Québec français*, (114), 86–87.



Le roman, c'est du sport

PAR DAVID HOMEL

L'écriture est un sport. Un sport de contact, et j'insiste beaucoup sur cela. Dans l'écriture, il y a toute la lutte, l'investissement physique, le choc des corps qu'on pourrait retrouver dans nos virils sports nationaux. À commencer par une sensation tactile plus intime que celle qu'on ressent normalement dans le sport : le toucher des doigts sur le clavier. Voilà pourquoi, pour mes premières versions, avant de passer à l'impassibilité de l'ordinateur, je tape à la machine. Manuelle. La machine du passé. Le clic-clac de la ferraille me réconforte. Quand on travaille à construire un roman, un édifice imaginaire, une sorte de Tour de Babel, on a besoin d'un maximum d'ancrage dans le réel. Commençons donc par le toucher et l'ouïe. Par le papier couleur canari qui sort du rouleau. Tous ces indices physiques qui clament : *Je peux exister ! Je vais exister ! J'existe !*

Je ne partage pas cette approche avec tout le monde, j'en conviens. Pour plusieurs, l'écriture n'a pas de propriétés physiques. Ces gens-là, on les appelle des intellectuels. Il y a quelques années, à Montréal, j'ai proposé aux hautes instances de l'Union des écrivains québécois un match de baseball, de balle molle plutôt, entre les écrivains des deux communautés que nous connaissons : les anglos contre les francos. Pourquoi pas un petit match amical pour exprimer nos ressemblances et nos différences sur le terrain, un match qui se terminerait inévitablement dans une caisse de 24 ? Débordant de bonne foi, nous avons loué le terrain, nous avons lancé le défi — et aucun joueur de l'Uneq ne s'est présenté. Nous avons dû faire le match *intra muros*. Peut-être étions-nous responsables de tout ce malentendu : le terrain était situé dans un parc qui s'appelle Pierre-Elliott Trudeau...

L'approche physique, sportive, ne fait pas l'unanimité, soit. Mais elle m'a tout de même permis de devenir écri-

vain. Le sport est aux origines de ma genèse d'écrivain, et pas le sport en général, mais le baseball, le sport américain par excellence.

Le baseball, à cause de sa lenteur — car il est souvent lent dans son action, c'est un sport de journées chaudes — est le sport de la parole, du jargon, du développement d'un langage. On a tout le temps qu'il faut pour élaborer son discours. Et, dans ma jeunesse toute verte, ce sport m'a aidé à découvrir, par sa parole magique, le monde de l'imaginaire, et la bataille entre le figuré et le littéral.

Quand j'étais jeune, avec mes deux frères, mon père, ma mère et ma tante vieille fille qui vivait avec nous depuis l'aube des temps, je suivais les matchs des Cubs de Chicago à la radio. Les Cubs, ces éternels perdants. Plus ils perdaient, plus on les adorait, plus nous nous reconnaissions dans leurs déboires. Enfin, un miroir objectif de notre situation sociale ! Notre idéal : un groupe d'hommes payé pour perdre — si ce n'est pas le paradis, alors, le paradis n'existe pas !

Notez aussi la mixité. Très important. Ma mère connaissait les joueurs et leurs petites histoires aussi bien que nous, les mâles de la famille. D'ailleurs, ma mère jouait au baseball lorsque les occasions se présentaient, aux pique-niques, par exemple, et elle a toujours été une athlète supérieure à mon père — dans les années 1950 comme maintenant, à l'an 2000 de l'ère chrétienne.

Revenons à ces descriptions des matchs, fournies par cet appareil radio de marque Philco, en simili-bois, dont les tubes, à l'intérieur, luisaient comme la ville idéale de Brecht. (Parfois, je me perdis dans la contemplation de ces petites lumières sous vide, oubliant le progrès du match.) Nous écoutions la description du match. « Ernie Banks makes a diving stop in the hole », entendais-je. « Ken Hubbs steps into the box... » A hole ? me demandais-je, que fait un trou au milieu du champ ? Et que dire de Hubbs, qui met les deux pieds dans une boîte ? Et pourquoi place-t-on une boîte — de bois, de carton, de métal ? — sur un terrain ?

Ce fut la découverte du langage figuré. De la métaphore, de la poésie, si vous voulez, grâce à ces émissions radiophoniques. À l'âge de six ans, j'écoutais ces histoires de trou, de boîte, de flèche, de chandelle, et déjà je soupçonnais l'existence d'un autre registre de langage, un domaine dans lequel les choses étaient véritablement

*Joe DiMaggio, 1949.
Photo : Hy Peskin.
The Best of Life, 1973.*

différentes de la façon dont on les nommait. Importante découverte. J'entrevois un monde magique, rempli des objets les plus insolites, mais nécessaires à la mythologie familiale, car nous écoutions ces émissions comme d'autres écoutaient la messe.

Mais, en même temps, la pensée littérale ne voulait pas rendre les armes. Peut-être, en effet, y avait-il des boîtes, des trous, des chandelles, des flèches sur le terrain, peut-être les joueurs tiraient-ils des flèches. Je n'avais jamais vu de match, et il n'y avait pas de télévision chez nous, et on n'allait pas chez le voisin, qui possédait cet appareil mystérieux, quêter quelque chose que nous ne pouvions pas nous payer. Le plus simple, direz-vous, aurait été de poser la question. « Papa, existe-t-il un vrai trou à côté d'Ernie Banks (joueur-vedette d'arrêt-court, et Noir, dont la popularité transcendait la race) ? » Ou bien encore, « Maman, est-ce que les frappeurs se tiennent dans une boîte quand ils frappent la balle ? » Car, si j'avais eu une question gênante à poser, ç'aurait été avec elle, ma mère, que j'aurais tenté ma chance.

Jamais je n'ai osé poser cette question, pourtant honnête et naturelle. La poser, ç'aurait été pire qu'avouer mon ignorance à toute la famille. J'aurais ouvert la porte à une vérité encore plus secrète : que j'avais jusque-là interprété le sport préféré de la famille comme un vaste champ de merveilles farfelues, littérales. Que j'avais mélangé langage figuré et désignation réelle, que jusque-là j'avais vécu dans l'innocence où les deux registres se côtoyaient. J'ai compris qu'il fallait rigoureusement cacher ses interprétations, son secret, sa carte intérieure des espaces essentiels de la vie, et cela, c'est une grande leçon. C'est la leçon apprise de la famille.

Et quel moment quand, pour la première fois, je suis entré dans un vrai stade de baseball ! Le Wrigley Field, considéré à juste titre comme le plus beau en Amérique, le modèle pour tous, le Jardin d'Éden de tous les stades, où on ne trouve encore aucune publicité pour blesser les yeux, où on ne joue que très peu la nuit par peur de déranger les voisins, qui sont, en principe, de braves travailleurs. Le vert de l'herbe — c'est ce qui m'a frappé le plus. Je n'avais jamais vu un vert comme ça, si pur qu'il semblait artificiel, car jamais on ne trouvait de la pelouse si bien entretenue dans la ville. Un vert miraculeux... Et tout, si bien ordonné, la terre des sentiers passée au râteau, peignée, aurait-on dit, contrastant avec l'herbe, et le blanc brillant des lignes qui séparaient les fausses balles des bonnes. Somme toute, une impression extraordinaire d'ordre dans un monde de délabrement et de négligence.

De mes jeunes yeux, je cherchais ce fameux trou, ces chandelles, cette boîte. Rien de cela n'existait. J'ai tout de suite compris que ces objets auraient été ridicules sur un vrai terrain de baseball, et j'ai remercié ma prudence habituelle qui m'avait empêché de poser des questions folles. Ce fut la confirmation, la victoire du langage figuré. Des mots qui en cachent d'autres. Je devenais écrivain à ce moment même. Et cachottier aussi. Les deux vont de pair.

Bien sûr, jeune, je jouais à la balle, j'avais une carrière, j'étais lanceur ; notre gloire se résumait ainsi : si on gagnait, le gérant nous payait des cornets de crème glacée artificielle au Dairy Queen à côté du terrain. J'ai joué fort, sans peur, avec combativité, dans la totale indifférence parentale. Je me rappelle les pires moments : non

pas d'avoir perdu, mais de devoir rentrer dans le silence, dans une maison préoccupée par ses propres échecs. J'ai gagné ? J'ai perdu ? J'ai brillé ? Aucun sport ne saurait me consoler de ces défaites intimes.

Après les premières révélations du vert de Wrigley Field, toutes personnelles, qui repoussaient l'enfant secret — qui se porte très bien, merci — dans son secret, je suis devenu un *fan* : un inconditionnel. Comme tout inconditionnel, je devais maîtriser le jargon. Les *fans* du baseball se reconnaissent par leur manipulation du langage secret, comme dans toutes les sociétés secrètes. J'ai appris à parler chiffres, moi, nul en mathématiques, mais le sport m'ouvrait tous les compartiments de mon pauvre cerveau. J'étais incapable de calculer les pourcentages dans mes cours de maths, sauf s'il s'agissait de la moyenne au bâton d'Ernie Banks, mon héros.

J'ai appris une autre leçon encore plus importante : le baseball avait un jargon, un langage secret, comme tous les champs d'activités mais, dans le cas du baseball, j'ai vu que son langage s'infiltrait partout dans la langue américaine, que, chaque fois que nous nous ouvrons la bouche pour tenter de nous exprimer, nous avons recours à une métaphore venue du baseball. J'ai déjà dit cela, aux rires de ceux qui m'écoutaient, pourtant j'étais très sérieux. La langue américaine se compose des ingrédients suivants : la *Bible* (version King James), l'usage qu'en ont fait les Noirs, les transformations opérées par les immigrants yiddischophones (Woody Allen et compagnie), et le vocabulaire du baseball. Si vous ne me croyez pas, je vous invite à ouvrir un peu les oreilles, ou à faire un petit séjour chez moi, là-bas.

Et que dire de Montréal, ma ville, la ville où — les Nations unies n'ont pas menti cette fois — il fait meilleur vivre qu'ailleurs sur cette pauvre terre ? La dynamique est pareille. Le sport vit bien ; il modifie les espaces de la ville. Au Parc Jeanne-Mance, sur le flanc est du Mont Royal, je prends mon gant, mes crampons, la tenue vestimentaire la plus sale possible, et les samedi et dimanche après-midi, je rejoins le monde de ma jeunesse. Le baseball reste, pour moi, le seul champ où je peux m'exprimer librement. Où la parole est naturelle. Où je ne suis pas obligé de mesurer les distances, et calculer mon coup, et me traduire pour le plaisir d'autrui, et soigner ma langue qui gît lourdement, malcommodément, dans ma tête, à l'intérieur de l'enclos géré par ces Cerbères, mes dents, mes lèvres, ma bouche, tout le mécanisme social. Le terrain est le seul lieu où la communication est spontanée. Ce qui nous permet de jouer ensemble, ceux de Hochelaga-Maisonneuve, NDG, Caracas, Managua, Chicago, Morin Heights, Chomedey... L'intensité, le désir de gagner, la bière qui coule à flots voient aux détails. Sur le terrain, nous sommes tous des enfants secrets. Quelque part en nous, sans devoir le dire à haute voix — surtout pas, il ne faut pas vendre la mèche ! — nous savons que le sport est le terrain idéal pour ceux qui ne savent pas communiquer autrement.

Tout comme l'écriture, d'ailleurs. En France, récemment, j'ai entendu à la radio cette affirmation précieuse : « L'écrivain est celui à qui les mots manquent ». Enfin ! J'ai ressenti une véritable reconnaissance pour cette personne anonyme, qui a dévoilé sur les ondes françaises un lourd secret à ma place.

C'est notre terrain, à nous, les pauvres de la communication. On fait ce qu'on peut, non ?

